

Un «Barbier de Séville» qui sème l'allégresse

SCÈNES Pour son premier acte comme directrice des Osses, la metteuse en scène fribourgeoise Anne Schwaller a misé sur une comédie de Beaumarchais. Portée par des interprètes superbes, elle endiable et fait du bien

ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredmff

Merveilleuse Rosine. Extraordinaire Christine Vouilloz. Sur la scène du Théâtre des Osses à Givisiez, la grande comédienne romande incarne Rosine, la belle captive du *Barbier de Séville*, cette comédie où Pierre-Augustin de Beaumarchais tirait, en 1775, des ficelles anciennes avec un génie qui en a fait l'une des coqueluches du siècle de Mozart et de Diderot.

Alors voyez Christine Vouilloz, sa robe évasée sur le bas, échancrée sur le haut, à la mode de Madame du Barry, sa jeunesse de théâtre autour de laquelle le sinistre docteur Bartholo, son tuteur, tourne comme un grizzli. Il veut l'épouser! Le comte Almaviva s'est juré, lui, depuis qu'il a aperçu cette beauté à Madrid, de l'arracher aux griffes du barbon sévillan. Figaro, ce barbier à la langue affûtée, le secondera bien sûr. L'intrigue est croquante, mais son étoffe brûle

plus qu'on ne saurait croire. C'est ce qu'Anne Schwaller, nouvelle directrice des Osses, suggère dans une mise en scène aussi mélomane qu'inspirée.

A quoi tient le bonheur de ce *Barbier de Séville*? A une distribution romande de premier plan et à un plaisir de servir la langue de Beaumarchais. La Séville d'Anne Schwaller est nocturne, c'est-à-dire propice au ravissement. On est encore au seuil de la comédie quand une voix de romance royale – un chant enregistré – déflore le ciel d'une Espagne de cape et d'épée.

Travestissements en série

Vous planez quand Figaro surgit d'une porte en bordure de scène. Ce barbier fripon, c'est Frank Arnaudon, un tempérament, une rapidité, une agilité qui tourneboulent les esprits. Mais voilà que du haut de la salle descend un ténébreux, le comte Almaviva en personne, qui se fait passer pour un certain Lindor, voyageur de passage. Frank Michaux imprime à ce filou de grand seigneur sa verve joueuse, capable de tous les travestissements.

Le duo fait le pied de grue devant ce qui ressemble bien à une prison. C'est que la maison du docteur Bartholo, dans

le décor de Vincent Lemaire, sent l'avarice, avec son radiateur glacé, l'hiver d'un cœur aussi qui attend la grande évasion – ici une porte de secours où s'affiche le mot *exit*. Sauve qui peut la vie. Le géolier, justement, promène ses pattes goulues au-dessus des épaules de Rosine. Frank Semelet est magnifique de perversité comique en docteur Bartholo, gras et blême comme un Louis XVI de bas étage, promis à être fessé.

Ce barbier fripon, c'est Frank Arnaudon, un tempérament, une rapidité, une agilité qui tourneboulent les esprits

La réussite de ce *Barbier de Séville* tient à l'intelligence de ses interprètes – dont Patric Reves, Anne Jenny et Fanny Künzler. Mais elle est aussi affaire de climat et de point de vue. Anne Schwaller ne règle pas seulement un divertissement. Elle suggère la chute

imminente d'un monde corseté par des règles verrouillées, l'Ancien Régime, sur la pente qui mène à la guillotine. La demeure de Bartholo et ses teintes or fané, ses murs lézardés où rôdent les ombres, dans les éclairages si raffinés de Philippe Sireuil, sont les vestiges d'une splendeur qui n'a plus cours.

Cette gloire défunte, ce n'est pas celle de Bartholo, plutôt celle d'une société dévitalisée à force d'artifices, de violences de castes, de conventions mortifères. Comme Marivaux avant lui, Beaumarchais se sert du théâtre pour sonder ce champ incertain et brûlant, subversif par nature qui est celui d'Eros. Il ne prophétise pas de révolution. Là n'est pas sa préoccupation. Mais il examine les conditions d'une vérité de sentiment, d'un être affranchi du carrousel des apparences.

La surprise de l'amour

C'est que l'enjeu de ce *Barbier de Séville* est celui-ci: la sincérité, c'est-à-dire aussi la surprise de l'amour. Almaviva peut-il se faire aimer pour qui il est, par-delà son rang? Au dernier acte, Rosine alias Christine Vouilloz attend son Lindor qu'elle croit sans quartiers de noblesse. Elle a troqué sa robe de jeune femme

bien née – quoique orpheline – pour un pantalon et une chemise blanche d'aventure. Dans un instant, elle se croira trompée par Lindor, qu'elle prendra pour un vulgaire rabatteur d'Almaviva. Elle le rossera, avant qu'il ne tombe le masque.

Saisie, elle embrasse l'élu de son âme. Chez Anne Schwaller, c'est Rosine qui est souveraine, qui dicte le tempo d'un baiser sans fin, baiser qui élargit une nuit sacrée, baiser qui se dilate dans un aria bouleversant des *Noces de Figaro* de Mozart. Ainsi envisagé, *Le Barbier de Séville* est la fable d'une libération. L'amorce d'une liberté, mais au féminin, endossée par Christine Vouilloz qui vit le destin de son héroïne comme on le rêve, qui en exprime tous les âges, celui de la candeur, celui de la conquête, celui de la mélancolie à venir.

Aux saluts, la comédienne souriait comme une Rosine de printemps et à ses côtés, tout une bande en était ensoleillée. Dans la salle, Gisèle Sallin et Véronique Mermoud, cofondatrices des Osses en 1980, applaudissaient comme deux gamines. Ce *Barbier* est un élixir de jeunesse. La jubilation textuelle a ce genre d'effet. ■

Le Barbier de Séville, Givisiez (FR), Théâtre des Osses, jusqu'au 1er octobre, www.theatreosses.ch

Un artiste danois doit rendre l'argent qu'il a dérobé

JUSTICE Jens Haaning a été condamné à rembourser une somme rondelette au musée dans lequel il devait exposer, et qui lui avait prêté des billets de banque pour confectionner une de ses œuvres

AFF

Un tribunal de Copenhague a condamné lundi un artiste danois à rembourser la somme de 66 000 euros au musée Kunsten d'Aalborg. En 2021, l'institution avait convenu de prêter une importante somme d'argent liquide à Jens Haaning pour qu'il puisse reconstituer une de ses anciennes œuvres représentant un an de salaire au Danemark et en Autriche, en coupures danoises et en euros. A l'ouverture des caisses, les employés avaient constaté que les cadres étaient vides, les œuvres étant rebaptisées *Prends l'argent et tire-toi*.

Le directeur du musée avait toutefois décidé d'exposer les œuvres arguant qu'elles «offrent une approche humoristique et amènent à réfléchir sur la manière dont on valorise le travail». L'artiste, lui, avait estimé que le musée avait obtenu «beaucoup, beaucoup plus» que l'argent qu'il avait investi, notamment grâce à la médiatisation de l'affaire. ■

PUBLICITÉ

Ici il y a tout, sauf le toudoum.

Films, séries et divertissement pour tous les goûts sur les chaînes Carac.

Plus d'informations sur

carac.tv

carac
Les chaînes de caractère

